

Yumi NARASAWA, *Les autels chrétiens du sud de la Gaule (V^e-XII^e siècles)*

Thomas Creissen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ archeomed/2825>
ISSN : 2608-4228

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016
Pagination : 327-329
ISBN : 978-2-271-09414-8
ISSN : 0153-9337

Référence électronique

Thomas Creissen, « Yumi NARASAWA, *Les autels chrétiens du sud de la Gaule (V^e-XII^e siècles)* », *Archéologie médiévale* [En ligne], 46 | 2016, mis en ligne le 15 février 2018, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ archeomed/2825>

46

2016

Archéologie médiévale

*Ouvrage publié avec le concours
du ministère de la Culture et de la Communication
Direction générale des patrimoines
(Sous-direction de l'Archéologie)*

Revue soutenue par l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche - 75005 Paris

Yumi NARASAWA, *Les autels chrétiens du sud de la Gaule (ve-xiii^e siècles)*, Turnhout, Brepols, 2015, (Bibliothèque de l'Antiquité Tardive, 27), 604 p., 978-2-503-55347-4, prix : 90 €.

Cet ouvrage consacré aux autels du sud-est de la Gaule entre les v^e et xiii^e siècles est issu d'une thèse soutenue par Yumi Narasawa en 2008 et réalisée sous la direction de Michel Fixot. C'est donc tout naturellement à ce dernier que revient l'honneur de rédiger la préface, dans laquelle le directeur de recherche souligne d'emblée les grandes difficultés rencontrées par son ancienne étudiante. Yumi Narasawa est japonaise et lui a tout d'abord fallu consacrer un temps non négligeable à l'apprentissage du français (et sur ce point, le résultat semble irréprochable). Par ailleurs, le sujet ayant depuis longtemps retenu l'attention sans pour autant susciter la publication de véritables synthèses, l'auteur a dû compiler une bibliographie foisonnante et dispersée. Surtout, nombre de ces travaux antérieurs apparaissaient de fiabilité douteuse ou incomplets et il était impératif, autant que possible, de commencer le travail par une enquête de terrain qui s'est voulue exhaustive. Les horizons géographiques et chronologiques retenus étant assez ambitieux, cette louable rigueur n'a pas été sans conséquence.

L'introduction le souligne d'emblée : l'établissement de l'impressionnant catalogue – plus de 450 entrées auxquelles il faut adjoindre des inventaires complémentaires insérés dans la synthèse ou en annexe – a nécessité un temps considérable. Ceci, hélas, a naturellement réduit la part de temps disponible pour la synthèse. Dans la préface, Michel Fixot cherche à prévenir les critiques en précisant que le temps imparti à ce travail était trop bref pour mener à bien l'établissement d'un catalogue solide et la réalisation d'un véritable travail de contextualisation. La thèse de Yumi Narasawa est présentée comme une enquête préliminaire destinée à fournir des bases solides pour des développements à venir, même si plusieurs avancées importantes lui semblent acquises.

Dans l'introduction, Yumi Narasawa rappelle le rôle fondamental de l'autel dans la liturgie chrétienne – « l'autel c'est le Christ » affirmait Cyrille d'Alexandrie qui aurait pu être cité ici – tout en soulignant quelques traits marquants pour son évolution matérielle. Dès 517, le 26^e canon du concile d'Epaone stipule que l'autel – la table tout au moins – doit être en pierre, fixe et monolithe. Si la tradition d'un dépôt de reliques est très tôt attestée, l'obligation de faire un dépôt de reliques au moment de la consécration de l'autel n'est véritablement instituée qu'avec le 7^e concile du canon de Nicée II en 787.

L'autel joue un rôle fondamental dans l'histoire d'un édifice cultuel chrétien : il doit être présent et consacré dans toute nouvelle construction. Mais, comme indiqué par l'auteur, l'importance de cet élément explique que les remplois et déplacements ont été nombreux, et plusieurs exemples semblent montrer qu'un même autel peut avoir été consacré à diverses reprises. Isolés, les vestiges d'autels sont souvent difficiles à interpréter : indices de l'existence d'un ancien édifice disparu ou « reliques » remployées dans une nouvelle construction ? Le problème est d'autant plus ardu que nombre d'autels chrétiens sont eux-mêmes des remplois d'œuvres antiques, réutilisées à des périodes diverses.

En dehors de ces possibles remplois, la datation des aménagements inventoriés se heurte à deux obstacles principaux : des remaniements quasi systématiques, qui font que les autels n'occupent presque plus jamais leur emplacement d'origine ; une tendance au conservatisme formel qui fait que les modèles évoluent peu.

Le cadre géographique retenu est justifié par des contingences essentiellement matérielles : les vestiges y sont relativement nombreux par rapport au reste du territoire national, mais aussi au regard de ce qui se constate pour une large part du pourtour méditerranéen ; de plus, ils ont retenu l'attention des érudits et des chercheurs depuis longtemps et la bibliographie disponible est donc relativement

abondante, suffisamment pour se livrer à un bilan historiographique. Quant à l'horizon chronologique, de l'extrême fin du iv^e s. au tournant des xiii^e-xiii^e s., il se justifie par le fait que la période est marquée par un relatif immobilisme des formes au cours de cette longue durée : aucun bouleversement majeur ne se manifeste et il aurait été hasardeux de vouloir opérer une césure au sein de l'ensemble.

Si le constat de l'immobilisme se vérifie pour partie dans le domaine de l'histoire des formes, il est toutefois regrettable que le contexte historique ne soit pas du tout évoqué. Au cours de la période retenue, la région est tout de même marquée par des évolutions sensibles. Plus généralement, à l'échelle de l'Occident, c'est aussi une période de profondes mutations des pratiques liturgiques dont on ne peut que se demander si elles n'ont pas eu un impact sur le mobilier qui servait de support à ces célébrations. Cette question n'est pas soulevée dans l'introduction, alors que le lien qu'entretiennent l'architecture religieuse chrétienne et son aménagement avec la liturgie est au cœur d'une bonne partie de la recherche consacrée à ces sujets depuis quelque temps déjà. Même s'il semble acquis que la liturgie n'explique pas tout, son rôle reste essentiel. En retracer l'évolution, même schématiquement, aurait incontestablement été profitable. Évoquer la nature des cérémonies dont ils étaient les supports n'aurait pas été incongru. Autres points, l'auteur ne dit rien du phénomène de la multiplication des autels qui marque la période étudiée, et rien n'est dit non plus des questions de topographie : à quoi servaient ces différents autels, où se tenaient-ils ?

Quelques pages préliminaires sont ensuite consacrées à la question de la préservation du mobilier, les autels parvenus jusqu'à nous ayant le plus souvent connu des parcours particulièrement mouvementés (p. 29-32). Nombre d'entre eux ont été remaniés, certains remployés pour des usages sans rapport avec leur fonction première.

La première partie contient le catalogue. Avec plus de 370 pages, c'est de loin la plus étoffée de l'ouvrage. Il est impossible de rentrer ici dans le détail de chaque présentation tant les œuvres sont diverses. Chaque notice suit la même architecture. L'œuvre est d'abord identifiée par grande catégorie (table à rebords, socle, autel tabulaire, etc.), le matériau est indiqué et les dimensions fournies. Dans le corps de la notice, l'historique de la découverte est relaté, puis vient une description précise. Les questions de datation sont ensuite abordées, et chaque notice se conclut par une bibliographie très complète. Il faut souligner la qualité de la documentation graphique : des gravures ou dessins anciens parfois, des photographies le plus souvent, et de très nombreux relevés effectués par l'auteur. Ces derniers se distinguent par leur qualité exemplaire et à ce titre cet ouvrage pourrait servir de modèle de présentation pour les séries lapidaires. La production de cet imposant *corpus* est en soi un travail absolument remarquable. Une simple consultation rapide suffit par ailleurs à souligner la richesse et la diversité du sujet étudié. Il n'est en est dès lors que plus regrettable que le travail de synthèse n'ait pu être mené à terme.

La deuxième partie est consacrée aux études synthétiques. Elle débute par la présentation des « recherches sur des autels à décors sculptés ». Quatre groupes sont distingués : les « tables décorées de type provençal », les « autels-cippes décorés », les « tables d'autels décorées à lobes et autres tables décorées en Languedoc méditerranéen » et les « autels à *antependium* ». Les œuvres constituant le groupe des autels provençaux sont au nombre de 28. Cette « famille » a très tôt retenu l'attention et, selon une opinion maintes fois exprimée – apparemment acceptée par Yumi Narasawa –, l'autel de Saint-Victor de Marseille serait l'ancêtre de la lignée. Malgré les similitudes qui l'unissent à d'autres autels – en particulier celui d'Auriol – elle ne pense pas qu'ait jamais existé un atelier spécialisé dans la production

de ces tables, sur le modèle des ateliers de sarcophages. Il s'agirait plutôt d'œuvres de circonstance. Les motifs présents – rinceaux ou théories d'animaux – sont banals au cours de la période : pas besoin, dès lors, d'imaginer l'arrivée d'un autel d'importation ayant servi de modèle pour expliquer l'essor de cette production. Tout autre objet orné de tels motifs, voire un texte comme celui de Paulin de Nole cité ici, pourrait pleinement justifier le choix de ce langage symbolique. Yumi Narasawa distingue deux grandes étapes dans la genèse de l'ensemble : un premier groupe d'une quinzaine de tables est daté d'entre la toute fin du IV^e et le VI^e s. Les œuvres sont alors majoritairement en marbre. Après un hiatus au cours des VII^e-X^e s., la production reprend pendant la période romane lors de laquelle les matériaux sont plus diversifiés. Cette partie est agrémentée d'un tableau récapitulatif synthétisant les principales caractéristiques des œuvres mais aussi d'une carte de répartition et de planches comparatives : profils des œuvres, plans à l'échelle... Ces éléments, des plus utiles, ponctuent l'ensemble de la partie synthétique.

Le second chapitre est consacré aux autels-cippes, qui se retrouvent en Provence comme dans le Languedoc. Yumi Narasawa commence par relever l'ambiguïté d'un terme sur la définition duquel il semble difficile de s'accorder : l'auteur cite Paul Corbier pour qui « originellement, *cippus* qualifie toute pierre dressée, avec ou sans inscription, aussi bien une borne au coin d'un champ qu'une tombe » (p. 418, n° 74). En outre, si l'on privilégie une définition plus restreinte, certains autels-cippes remploient des éléments antiques qui ne seraient pas des cippes et par ailleurs tous les cippes employés n'ont pas servi d'autels, etc. La situation est assez brouillonne. À vrai dire, ces pages ne clarifient pas vraiment les choses. Il apparaît toutefois que deux groupes peuvent être distingués, celui des autels-cippes de Provence, principalement datés des V^e-VII^e s., et celui des œuvres languedociennes, qui appartiendraient aux VIII^e-XII^e s. Quelques pages sont consacrés à la typologie du décor que l'on y trouve.

Les tables d'autels à décor de lobes et apparentés sont ensuite évoquées. Cette « famille », bien connue et souvent étudiée, découlerait d'un prototype – disparu – élaboré à Narbonne vers la fin du IX^e s. à partir d'antécédents antiques. Sans remettre en question l'homogénéité du groupe, Yumi Narasawa nuance – à raison – les affirmations de Pierre Ponsich selon lequel plus les œuvres sont « classiques », plus elles sont proches du prototype et donc anciennes. Comme l'auteur le fait remarquer, il semble bien dangereux de vouloir appliquer la même grille de lecture formaliste à l'ensemble des autels étudiés, certains étant destinés à de modestes édifices ruraux alors que d'autres prenaient place dans de précieux sanctuaires comme Saint-Sernin de Toulouse. Enfin, ce panorama des autels décorés s'achève par la présentation des autels à *antependia*, ce terme étant ici entendu dans une acception large, voire un peu floue : la présence de la moindre ornementation sur la face avant de l'autel, même symbolique, suffit à identifier un *antependium*. La présence d'un décor figuratif est restée confidentielle jusqu'à la période romane et, dans l'ensemble, les exemples conservés restent rares. Dans cette partie, l'absence d'un véritable discours de synthèse est vraiment regrettable : il aurait fallu en dire plus sur les évolutions qui vont mener à la généralisation et à la progressive monumentalisation des retables au cours du bas Moyen Âge.

Le chapitre suivant « typologie et chronologie » confronte la réalité matérielle de la région étudiée à des exemples issus d'autres horizons géographiques. On y retrouve des tableaux synthétiques présentant les œuvres par grandes catégories (table à rebords, table plane, pieds, etc.) ainsi que des planches comparatives, notamment consacrées aux profils des tables. Ces derniers illustrent l'existence de certaines évolutions pour les moulurations : elles auraient tendance à se complexifier au cours de la période romane après être restées longtemps assez standardisées. Autre acquis, il semble avéré que les

tables planes sont souvent tardives, rarement antérieures à la période romane. Auparavant, la table d'autel était le plus souvent surcreusée en sa partie centrale, sur le modèle des tables domestiques de l'Antiquité. L'origine des « pierres sacrées », ces petites plaques ornées de croix qu'il est souvent possible d'observer au centre des tables d'autels actuelles est également abordée. Dans la plupart des cas, il s'agit d'adjonctions tardives, de la fin du Moyen Âge parfois, le plus souvent de la période moderne.

En définitive, plusieurs éléments intéressants ressortent de cette partie. Mais l'ensemble reste un peu décousu.

La partie consacrée au dépôt de reliques comme au remploi de sarcophages souffre du même handicap. Même s'il s'agit d'un discours à vocation synthétique, de courtes études de cas interrompent le propos. Comme l'auteur nous l'apprend dans la conclusion, cette partie est en fait le reliquat d'un chapitre qui devait initialement être consacré aux relations entre l'autel et l'espace liturgique qu'elle n'a finalement pas pu rédiger (p. 548). Le propos se limite un peu trop à une énumération et cherche son équilibre entre synthèse et catalogue.

Viennent enfin quelques pages consacrées aux accessoires rattachés à l'autel dans lesquelles se trouvent plusieurs réflexions très intéressantes sur les tentures qui ornaient les autels et les systèmes de fixation qui pouvaient les maintenir. Il est par contre regrettable que l'auteur n'ait pas développé davantage la question de savoir ce qui prenait place sur les autels.

Un dernier chapitre est consacré à la question du remploi de matériaux anciens pour l'autel, tandis qu'un appendice précédant la conclusion recense 52 occurrences de « remplois simples d'autels païens » : ces exemples n'ont pas été intégrés au catalogue du fait des importants problèmes de datation qu'ils posent (dans plusieurs cas, les « remplois simples » sont post-médiévaux). Le fait que la synthèse se termine par ces parties s'apparentant à des catalogues annexes est en réalité assez emblématique de cet ouvrage, qui n'arrive pas toujours à dépasser le cadre de l'inventaire exhaustif.

Dans la conclusion, c'est justement sur l'importance du catalogue et du travail qu'il représente que l'auteur insiste lourdement, en mettant en avant l'énorme investissement en temps qu'il a demandé. Yumi Narasawa concède humblement que toutes ses ambitions n'ont pu être atteintes. En particulier, le fort conservatisme qui a longtemps prévalu lui a interdit d'établir la chronologie précise qu'elle ambitionnait de définir. Cela, nul ne pourra le lui reprocher. Elle cherche aussi à justifier le choix de son classement typologique qui s'éloigne de ceux généralement adoptés auparavant (autels à *mensa*, autels-coffre, autel caisse) : dans son optique, il s'agissait avant tout de partir des vestiges matériels, ce qui l'a amené à séparer supports et tables, et à subdiviser chacune de ces deux familles en de multiples entités. Jusqu'au bout, l'auteur semble comme tétanisée face à la matérialité de son sujet, l'une des dernières phrases indiquant : « Par ailleurs, on bute toujours sur l'examen de certains éléments lapidaires et sur la fonction attribuable à certains d'entre eux (...) », p. 548. S'il est tout à fait louable de vouloir construire son discours sur des bases solides, il n'en apparaît pas moins indispensable d'essayer de dépasser ces incertitudes pour proposer un discours de synthèse.

La bibliographie qui vient après est riche et complète. Lui fait suite un résumé de l'ouvrage en anglais, selon l'heureux parti-pris adopté par cette collection. Enfin, quelques planches en couleur terminent la publication.

En conclusion, il s'agit d'un ouvrage d'une incontestable utilité, consacré à un sujet qui frappe par sa richesse et sa diversité. Les notices monographiques du catalogue, en particulier, s'avèrent extrêmement profitables et le resteront par la suite. Le temps consacré à l'établissement de cet impressionnant ensemble explique largement le caractère un peu plus faible de la synthèse, sans pour autant pleinement le justifier. Plusieurs manques sont à relever. Pour n'en citer que

quelques-uns : une partie consacrée aux usages liturgiques de l'autel aurait été plus que bienvenu ; une synthèse sur la répartition spatiale des autels au sein des édifices fait cruellement défaut ; des considérations plus abouties sur les liens unissant l'autel à l'image n'auraient pas été inutiles... Certes, comme Michel Fixot prend soin de l'indiquer dès la préface, la solidité de ce catalogue en fait un excellent outil pour développer ces futures synthèses. Mais nous savons bien qu'il est souvent difficile de se livrer à ce travail sans se plonger intimement

dans les données primaires : eu égard à l'énorme effort investi dans l'élaboration du catalogue et à la qualité d'observation dont celui-ci fait part, il apparaît clairement que Yumi Narasawa aurait été la mieux fondée à développer ce travail. Le lecteur est ainsi frustré qu'elle n'ait pu pleinement mettre à profit ses indéniables qualités d'analyse et l'extraordinaire travail de compilation établi.

Thomas CREISSEN

Jacky KOCH, *L'art de bâtir dans les châteaux forts en Alsace (x^e-xiii^e siècles)*, Nancy, PUN – Éditions Universitaires de Lorraine, 2015, 562 pages, ISBN 978-2-8143-0255-6, prix : 38 €

En 2012, Jacky Koch, archéologue médiéviste au Pôle d'archéologie interdépartemental Rhénan (PAIR - Sélestat), a soutenu à Nancy une thèse consacrée au chantier de construction des châteaux alsaciens, édifiés entre le x^e et la fin du xiii^e siècle. Trois ans plus tard, elle était publiée ! Le sujet n'est certes pas aisé, car si les travaux sont abondants en France pour ce qui concerne l'architecture militaire, l'étude des hautes cours, l'organisation des basses cours, l'analyse du cadre seigneurial et le rôle des châteaux dans l'organisation d'un territoire et son encadrement, peu de travaux ont été spécifiquement consacrés à l'art de bâtir les châteaux médiévaux. Du reste, en majorité, les recherches n'ont le plus souvent abordé qu'un aspect du chantier, comme l'extraction, la préparation et la mise en œuvre des matériaux, l'emploi du bois (comme du fer) dans la construction, l'avancement des constructions ou encore les outils du chantier, dont les échafaudages. *L'art de bâtir dans les châteaux forts en Alsace* n'est pas un sujet aisé à appréhender, car l'art du bâtisseur est complexe dans son phasage et par la diversité des postes de travail, devant faire appel à des techniques et des savoir-faire, à des corps de métiers divers, comme à des contraintes imposées par le maître d'ouvrage sur le calendrier de réalisation des travaux, le plan du site ou le niveau de financement disponible, ou encore la situation topographique et géologique d'un site, etc. Il n'est pas aisé parce qu'il n'existe au final quasiment aucun texte en Alsace évoquant le chantier de construction entre le x^e et le xiii^e siècle : rien avant 1200 puis quelques mentions sur le lancement des travaux, ainsi en 1279 à Wintzenheim à Hohlandsbourg, en 1275 à Soultzbach-les-Bains ou en 1280-1282 pour le Haut-Hattstatt à Hattstatt, pour lequel les sources mentionnent la décision de construire et le versement de sommes afin « d'enclore le sommet et d'y construire une fortification ». Peu de textes, une iconographie ancienne qui cède souvent au romantisme et fait trop peu de cas de la réalité du site, et beaucoup de ruines, parfois informes, recouvertes de gravats et donc difficilement lisibles en l'absence de fouilles ou de sondages. Et il y en a eu trop peu de fouilles ! Pour sa thèse, Jacky Koch a emprunté sa matière aux sites déjà documentés par quelques sondages et fouilles, sinon le plus souvent par les études du bâti qu'il a conduites lui-même dès 1991. Son choix s'est porté sur les constructions fortifiées du versant alsacien du massif vosgien, sur des ensembles castraux, parfois de petite taille (compris entre 1 400 m² et 10 000 m²), situés le plus souvent au sein de massifs forestiers et sur des reliefs. On mettra à part l'ensemble fortifié de Châtenois, qui constitue sans doute un aboutissement (avec le site de Soultzbach-les-Bains, créé au cœur d'une petite plaine) dans l'évolution du site militaire fusionnant avec une bourgade qu'il ceint d'une enceinte couvrant 1,65 ha. 19 sites castraux (sur plus de 150 répertoriés) illustrent les différents aspects du chantier dont les multiples facettes seront abordées selon les potentialités offertes et les informations recueillies dans la documentation. Celle-ci est donc issue de sondages, de quelques trop rares fouilles d'ampleur (dont Lichtenberg-Schlossberg, Châtenois, Orschwiller-Petit-Koenigsbourg, le Warthenberg à Ernolsheim-lès-Saverne, ayant

fait l'objet de longues fouilles sans synthèse au final !), le plus souvent de prospections et surtout d'études du bâti commandées avant un projet de restauration ou en accompagnement de celui-ci. On remarquera que plusieurs sites n'ont ainsi jamais fait l'objet de recherches archéologiques (Soultzbach-les-Bains, Bilstein à Riquewihr), ce qui a conduit Jacky Koch à limiter son propos à quelques éléments y affleurant, utiles toutefois pour illustrer un aspect du chantier de construction. Le choix est enfin celui d'un espace chronologique, compris entre le x^e siècle et la fin du xiii^e siècle, période au cours de laquelle le phénomène castral connut son plus fort développement en Alsace. C'est une période de forte agitation, née de l'affaiblissement de l'autorité impériale, plaçant l'Alsace dans une position particulière sur la dorsale rhénane, aux confins des royaumes de Germanie et de France, des duchés de Bourgogne et de Souabe, avec la lignée des Hohenstauffen qui marque de son empreinte le xii^e siècle. La période qui verra encore l'émergence puis l'affermissement de la lignée de Habsbourg au xiii^e siècle sera aussi celle de conflits soutenus par cette famille entre les villes et l'évêque de Strasbourg. On constate alors l'émergence de la moyenne et petite aristocratie et la multiplication de sites castraux dont le caractère militaire sera souvent prépondérant sur leur caractère résidentiel.

Après un premier chapitre consacré, entre autres, à la fortification dans le droit médiéval germanique, aux apports de l'archéologie du bâti, ce qui permet à l'auteur de conclure à l'absence de synthèse globale sur la manière de faire les châteaux, et enfin à la méthodologie mise en œuvre par J. Koch pour étudier les sites (topographie, analyse de l'iconographie, relevés du bâti, analyse des liants, etc.), le second chapitre constitue la synthèse de l'ensemble des travaux menés sur les 19 sites castraux retenus.

Cette synthèse repose sur les données collectées pour restituer chaque étape du chantier, dont la spécificité permet de définir une architecture castrale qui s'avère bien différente des constructions civiles et religieuses. Elle dispose de ses propres critères et de ses propres canons, ce dans un souci de fort pragmatisme reposant sur la recherche de gains de temps, de moyens humains et d'argent. À ce titre, l'emploi quasi exclusif du parement à blocs à bossages réservé aux châteaux illustre le particularisme alsacien. Ce fort chapitre « construire un habitat défensif entre le x^e et la fin du xiii^e siècle » examine ainsi chaque phase, chaque élément de l'organisation puis de l'avancée du chantier du château fort alsacien. Suivant le déroulement du chantier, il questionne d'abord le calendrier des travaux, qui débutent généralement au printemps, hormis le cas du creusement du fossé du site de Schrankenfels à Soultzbach-les-Bains en octobre, la coupe des bois ayant elle souvent lieu en hiver (Éguisheim). Le problème de l'approvisionnement en matières premières constitue un enjeu pour la construction, la qualité de la pierre, sa dureté, sa mise en forme pouvant être aussi source de dépenses ou non ; le grès étant abrasif pour les outils par exemple, le granit « rebelle au ciseau ». Selon les cas, élévations en moellons plus ou moins dégrossis ou en blocs à